

France Inter. Christine Angot rend hommage à Philippe Sollers

CHRONIQUE du 4 Avril 2024

*Gallimard vient de publier, le 14 mars 2024, le livre posthume de
Philippe Sollers : « La Deuxième vie ».*

TRANSCRIPTION

C'est un livre qui ne ressemble à aucun autre et qui m'a bouleversée.
Sollers l'a écrit quelques mois avant de mourir.

Il est sur son lit de mort, il l'écrit ou il le dicte. C'est la fin de sa vie, il le sait. Il est allongé sur un lit, dans une unité de soins palliatifs du 15^e arrondissement. Sa vie est finie, question de mois, de semaines, mais il écrit.

Il se dit, je suis encore là, j'écris.

La deuxième vie, je la vois, elle est là, je l'aperçois déjà.

L'au-delà, je suis aux avant-postes.

J'ai écrit de mon vivant, je continue.

La première vie, la deuxième.

On verra si on a une troisième.

La deuxième vie, c'est aussi la vie écrite, bien sûr.

Le fait d'avoir toujours écrit, donc d'avoir toujours eu deux vies.

Une vie réelle et une autre sur la page.

La vie méritant toujours d'être écrite et d'être publiée, même celle d'un pédophile comme Matzneff, comme ça on sait ce qu'il a dans la tête, c'est concret.

La passion de Sollers pour la littérature était une passion de la vérité qui allait jusque-là.

La littérature comme révélateur du réel.

La deuxième vie comme révélant la première, montrant noir sur blanc qui sont les gens, de quoi le monde est fait.

Ce texte, « La deuxième vie », je l'ai découvert bien avant sa publication, dans des conditions très particulières.

Je n'avais pas vu Philippe Sollers depuis un an et demi.

Je savais qu'il était malade et ne voyait plus que très peu de personnes.

Même ses auteurs n'avaient plus de contact avec lui.

Il n'avait jamais été mon éditeur, mais m'avait défendu et avait compté pour moi.

Je pensais souvent « Un jour, je vais apprendre sa mort et je ne lui aurai pas dit au revoir ».

Les journaux l'ont annoncé un vendredi.

Le mardi suivant, quelques personnes dont je faisais partie ont été autorisées par la famille à se rendre dans l'unité de soins palliatifs où il a fini sa vie pour lui dire au revoir.

Antoine Gallimard, des gens de la maison, Teresa Cremisi, des auteurs, Yannick Haenel, Meyronnis, Jean-Jacques Schul.

On était une petite vingtaine dans un couloir au sous-sol, près d'une pièce dont la porte était entrouverte.

Sollers était allongé sur un catafalque, costume sombre, chemise blanche, cravate, visage sec, amaigri. Plus le sourire, ni les gestes, ni rien.

À ses pieds, une photo de lui, telle qu'on le connaissait, l'œil rieur, le fume-cigarette.

Il y avait des chaises le long du mur, on pouvait s'asseoir ou se lever et s'approcher.

Je lui ai dit en silence « merci » pour m'avoir lu, pour m'avoir défendu.

On faisait des allers-retours entre cette pièce et le couloir.

Puis Julia Kristeva, sa femme, a proposé qu'on se recueille autour de lui.

Yannick Haenel, debout à la tête du catafalque, a dit quelques mots personnels.

Puis, il a lu le début de *La Deuxième Vie*.

Le narrateur est au cimetière.

Il vient de sortir de la tombe.

On le prend pour un jardinier.

Il marche dans les allées.

Et il y avait une telle vie.

Une telle puissance de vie qui sortait du texte, une sorte d'éclair incroyable, un élan du cœur absolu qui s'animait juste à côté du corps inerte.

Un tel contraste dans cet endroit plombé, à côté du corps sec, que oui, il y avait une deuxième vie.

Et elle était là.

Il aurait fallu être aveugle pour ne pas la voir.

Et il y a cette phrase, dans la deuxième vie, chaque jour est octroyé comme un jour de plus, ce qui change la couleur de chaque minute.

Christine Angot